

Bonheurs et malheurs de la clinique Tarnier *

par le Dr René LOGEAY **

*Une vie heureuse ne dure qu'un nombre
limité de jours, mais la bonne renommée
demeure à jamais.
Sirac le Sage 41 - 13*

La nouvelle clinique d'accouchements de la Faculté de Paris qui prit le nom de Clinique Tarnier après le décès du célèbre accoucheur, connu des détracteurs, notamment l'hygiéniste Martin qui dès son inauguration (1876) parlait de sa destruction. Malgré les imperfections de son architecture, elle fonctionnera de 1881 à 1960 et pendant cette période s'y succéderont Budin, Bar, Brindeau, Jeannin et Lantuéjoul qui ont transmis l'esprit d'école que Tarnier avait éveillé.

Avant de voir le jour, la Clinique d'accouchements de la rue d'Assas, connue sous le nom de Clinique Tarnier, ne portait-elle pas en elle un gène léthal qui risquait d'abréger ses jours en tant que service de gynécologie-maternité ?

Dès le début de sa gestation, en 1876, des mauvais génies, principalement Delpech et Bourneville, tentèrent des manœuvres abortives en refusant d'approuver le premier projet rapporté par Dubois au Conseil municipal de Paris, avant de souscrire avec quelques réticences au projet définitif.

Le temps pressait ; il fallait rapidement assurer une descendance au service d'obstétrique de l'Hôpital des cliniques pour deux raisons : l'exiguïté des locaux était peu compatible avec sa vocation de soins et d'enseigne-

* Communication présentée à la séance du 23 juin 1984 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 2, ruelle des Poulies, 95300 Pontoise.

ment mais, surtout, l'Ecole pratique de médecine devait être édiflée de façon urgente sur l'emplacement de l'Hôpital.

Le choix d'un terrain de 3 000 m² acquis à l'Etat sur l'emplacement de l'ancienne pépinière du Luxembourg ne s'était pas déroulé sans difficultés. Sa configuration triangulaire, son exiguité, son sous-sol truffé d'anciennes carrières étaient-ils compatibles avec une heureuse grossesse ? Des assurances furent données, et deux hommes de l'Art : l'architecte Ginain et le professeur de clinique obstétricale Depaul pratiquèrent l'insémination et suivirent le développement de la gestation pour qu'elle arrivât à bon terme.

Le 4 mai 1881, le Grand prêtre Vulpian venait solennellement baptiser la fille nouvelle-née ou plus exactement la reconnaître digne de la Mère Faculté et en confier la tutelle au professeur Depaul qui, non sans quelques regrets, abandonnait l'Hôpital des cliniques auquel il attachait le souvenir de son maître Paul-Antoine Dubois.

Il ne peut y avoir de solennité sans discours. Parlant en premier, le doyen Vulpian attribue toutes les qualités à l'enfant qui « réalise des améliorations considérables » si on la compare à son aînée de la place de l'Ecole-de-Médecine. Non seulement l'obstétrique y sera traitée, mais « la gynécologie y sera représentée... La nouvelle clinique peut être considérée comme un établissement modèle ». Il manifeste sa reconnaissance aux pères nourriciers qui subventionnèrent la construction : le Gouvernement et la Ville de Paris, loua le talent de l'architecte Ginain qui fut guidé par l'expérience et les connaissances de Depaul pour « faire profiter cet établissement de tous les perfectionnement dans ces sortes d'édifices ».

Quant à Depaul, il ne pécha pas par modestie en parlant de la fille qu'il venait de mettre au monde. Complice de Ginain, il a voulu que la clinique soit « la plus belle et la plus complète du monde », et qu'elle bénéficie des grands progrès de l'hygiène hospitalière. Malgré des dystocies mineures, dont il a triomphé, l'accoucheur est satisfait : l'enfant est vigoureux, de bonne conformation, de belle apparence et beaucoup d'espoirs reposent sur elle. En outre, le coût de l'accouchement n'aura pas été excessif : 1 813 720,96 F pour 145 lits et berceaux, soit 12 500 F environ par lit ; c'est peu par rapport à l'hôpital Tenon construit en 1878 ; le prix de revient du lit y est de 18 000 F.

Les chroniques que nous avons pu consulter ne font pas état de libations. Il ne fut sans doute pas dérogé au champagne traditionnel pour clôturer une si belle cérémonie.

Mais quinze jours plus tard, l'hygiéniste A.J. Martin faisait publier dans le n° 19 de *La Gazette de Médecine et de Chirurgie* un article dans lequel il exprimait le regret de ne pouvoir souscrire aux compliments élogieux prononcés lors de l'inauguration de la nouvelle clinique : « regret d'autant plus vif, écrit-il, que nos critiques doivent surtout s'adresser à l'éminent maître qui en a surveillé et préparé avec tant de sollicitude l'installation. »

Ces critiques bien détaillées et bien argumentées, visent principalement l'aménagement intérieur, le système d'aération, l'insuffisance qualitative et quantitative de l'isolement : il n'y a que trois lits, l'aspect et le prix beaucoup plus élevé du bâtiment que celui avancé par Depaul ; « La cherté de la

construction empêche ou retarde trop longtemps la destruction le jour où il devient nuisible ».



Fig. 1. — *La Clinique Tarnier*

Depaul s'enflamme, donne la réplique dans le numéro suivant de la même revue ; réponse de Martin dans le n° 22, nouvelle et dernière réplique de Depaul dans le n° 23 constituent les éléments d'une polémique acerbe, à la limite de la courtoisie. Depaul va jusqu'à manifester avec ironie son scepticisme vis-à-vis de la prophylaxie de la fièvre puerpérale : « Pour pratiquer l'isolement absolu, il faudrait placer les malades dans des grands bœux bien cachetés ».

Malgré Martin, malgré Thévenot qui écrit l'année suivante : « c'est bien inutilement que MM. Tarnier et Lefort ont publié leurs travaux sur l'hygiène des maternités... On a construit cette maternité comme on l'aurait construite il y a trente ans ». Malgré donc les anathèmes jetés contre la clinique, elle fonctionne de façon satisfaisante ; et on peut voir chaque samedi un génisse venant de l'Institut de vaccination en franchir le seuil afin qu'il soit prélevé sur elle la pulpe qui immunisera les nourrissons contre la variole.

Pendant deux ans, Depaul enseignera dans la nouvelle clinique et sans doute fera-t-il référence au *Traité pratique et théorique d'auscultation obstétricale* qu'il a publié en 1847.

Après le décès de Depaul le 20 octobre 1883, Charles Pajot devient titulaire de la chaire. Il a déjà donné des cours libres d'accouchement et son enseignement est fort réputé. Il a mis au point un forceps qui porte son nom et l'énoncé de ses aphorismes et de la Loi de l'accommodation ont accru sa renommée. Mais, de son fait, la clinique ne subira aucune modification.

**

Muté en 1886 de Port-Royal à la chaire de la rue d'Assas, Stéphane Tarnier avoue « l'insuffisance de l'isolement est le plus grand reproche que l'on puisse adresser à notre clinique (1) ». Il est certain que ses trois chambres n'ont rien de commun avec le pavillon qu'il a fait édifier à la Maternité pour isoler et traiter les accouchées atteintes d'infections. Mais loin de se décourager, il équipe son nouveau service de stérilisateurs et de chariots lave-mains pourvus de solutions de sublimé, il y établit des mesures draconiennes pour lutter contre son ennemie de toujours. Il obtient des résultats encourageants puisqu'en 1889 il déplore une mort pour 114 accouchées, toutes causes confondues, alors qu'entre les années 1858 et 1869 la fièvre puerpérale tuait plus de 9 femmes sur 100.

Tarnier meurt en quelques heures le 23 novembre 1897 à l'âge de 69 ans. Sa vie aura été prodigieusement féconde. Outre l'acharnement qu'il aura déployé depuis 1856 lors de la préparation de sa thèse pour lutter contre la fièvre puerpérale, son esprit inventif l'a amené à mettre au point divers instruments aux fins d'extraction par les voies naturelles du fœtus vivant ou morcelé. Parmi eux il faut citer la basiotribe qui — utilisé jusque vers les années 1950 — est maintenant considéré comme une pièce de musée. Mais le forceps qu'il a élaboré au cours d'un long repos forcé dans le Midi a

(1) TARNIER. — « De l'asepsie et de l'antisepsie. », Steinheil ed., 1894, p. 53.



Fig. 2. — *Stéphane TARNIER*

toujours de nombreux adeptes. Ils l'utilisent pour des indications moins audacieuses que celles pour lesquelles il avait été conçu. La couveuse qu'il a inventée est le précurseur des incubateurs modernes. Il est un des premiers à avoir préconisé la stérilisation des laits destinés à l'allaitement artificiel des nouveau-nés.

Tarnier est resté célibataire. Ne prit-il pas le temps de penser à fonder un foyer ou était-il réellement celui que l'on a surnommé « Stéphane-le-mal-armé » ? Quoi qu'il en soit, certains de ses élèves furent pour lui des amis intimes ; Budin, Démelin, Pinard, Maygrier, Bonnaire, Brindeau pour ne citer que ceux-là.

Dans les quelques jours qui suivent sa mort, la clinique de la rue d'Assas est appelée Clinique Tarnier. En 1904, un bas-relief rappelant son œuvre est solennellement mis en place à la pointe du bâtiment, à l'angle de la rue d'Assas et de l'avenue de l'Observatoire.



A sa mort, Tarnier a légué la totalité de ses droits d'auteur à un de ses amis le plus proche, Pierre Budin. Tous les deux ont préparé, en parfaite collaboration, le deuxième tome du *Traité de l'art des accouchements*. Budin se fera un devoir d'achever l'ouvrage que son maître n'a pu terminer.

Héritier de sa pensée, il est désigné pour lui succéder en qualité de professeur de clinique, fonction qu'il occupera du printemps 1898 à 1907.

Bien que Budin fût nommé au premier concours des accoucheurs des Hôpitaux en 1882, la tentation est grande de voir en lui un pédiatre. Car ce fut sur son initiative que se développèrent en France les consultations de « La Goutte de Lait » pour lutter contre l'effroyable mortalité infantile : près de 200 nourrissons sur 1 000 mouraient au cours de la première année.

Le 22 janvier 1907, Budin meurt d'une pneumonie à Marseille où il s'était rendu pour une série de conférences.

C'est en vain qu'il aura demandé que la clinique soit surélevée d'un étage. Tout au plus obtiendra-t-il pour ce faire l'aménagement de quatre salles totalisant une quarantaine de lits dans les combles. L'isolement restera à ce niveau tout le temps que la clinique sera un service d'accouchements.

Paul Bar, devenu titulaire de la chaire vacante, quitte son service de l'Hôpital Saint-Antoine alors qu'il lui a été proposé d'y transférer la chaire. Il connaît les graves défauts du bâtiment, mais la fidélité à son maître Tarnier dont il fut le suppléant à plusieurs reprises et le souvenir de son ami Budin l'incitent à venir rue d'Assas.

Il obtiendra entre 1910 et 1916 l'installation d'une salle d'opérations et d'une salle de stérilisation. Cela ne l'empêche pas, en 1921, de vitupérer les bâtiments, mal conditionnée pour l'enseignement et dont l'exploitation est onéreuse. Pour mettre un comble à l'indignation de Bar qui aura vécu « 14 années de demandes inlassées », on lui impose de mettre des lits de surcharge ; cette obligation motive de sa part une diatribe qui a toujours un parfum d'actualité : « Il faut avoir le courage de le dire, la cause première d'une telle situation est l'insuffisance de mesures prises par nos édiles, par l'Administration de l'Assistance Publique pour assurer le développement de la politique hospitalière suivie dans notre ville ».

Néanmoins, Bar n'en continuera pas moins l'œuvre éducatrice de son maître et restera dans la tradition des chefs d'école. Ses nombreux travaux, la plupart aujourd'hui désuets, peuvent en témoigner : physiologie de la grossesse, césarienne prophylactique, tuberculose pulmonaire et grossesse, etc. Conscient de cette péremption, il a écrit : « Si mon nom est encore connu de la prochaine génération, ce sera à cause de la pince qui porte mon nom, mais pas à cause de ces travaux qui m'ont coûté tant de peine ».

En 1922, c'est à Auguste Brindeau qu'il incombe de prendre la suite de Bar. C'est pour lui un retour aux sources puisqu'il fut interne de Tarnier, chef de clinique de Budin et assistant de Bar. Il ne paraît pas qu'il ait introduit beaucoup de modifications dans l'agencement de la clinique en dehors de l'importance qu'il a donné au laboratoire. Non seulement il fut brillant clinicien et brillant opérateur, mais il s'intéressa à la biologie (on lui doit une méthode de dosage des prolans, en collaboration avec Hinglais), et surtout il se passionna pour l'anatomie pathologique, particulièrement celle du placenta.

L'honnêteté intellectuelle exige que l'on clame qu'il a décrit avec Lantuéjoul une manœuvre attribuée à l'américain Lovset qui lui donna une certaine publicité.

Avec son épouse il a créé une œuvre sociale, « L'Appui maternel à la Clinique Tarnier », dont sa fille s'est occupée pendant de nombreuses années.

Précurseur de l'enseignement post-universitaire, il institua « Les leçons du jeudi soir à la Clinique Tarnier » de 1924 à 1937 auxquelles les ténors de

la gynécologie et de l'obstétrique furent conviés à participer. Le texte des conférences en a été publié chaque année.

Enfin Brindeau fut l'inspirateur de la thèse intitulée *La vie et l'œuvre d'Ignace Philippe Semmelweis* soutenue en 1924 par Louis Destouches, plus connu sous le pseudonyme de Louis-Ferdinand Céline.

Homme simple, Brindeau quitta son service le dernier jour de ses fonctions comme s'il devait y revenir le lendemain. Il y retournera plus tard, tous les vendredis matin lorsque son élève Pierre Lantuéjoul sera titulaire de la chaire.

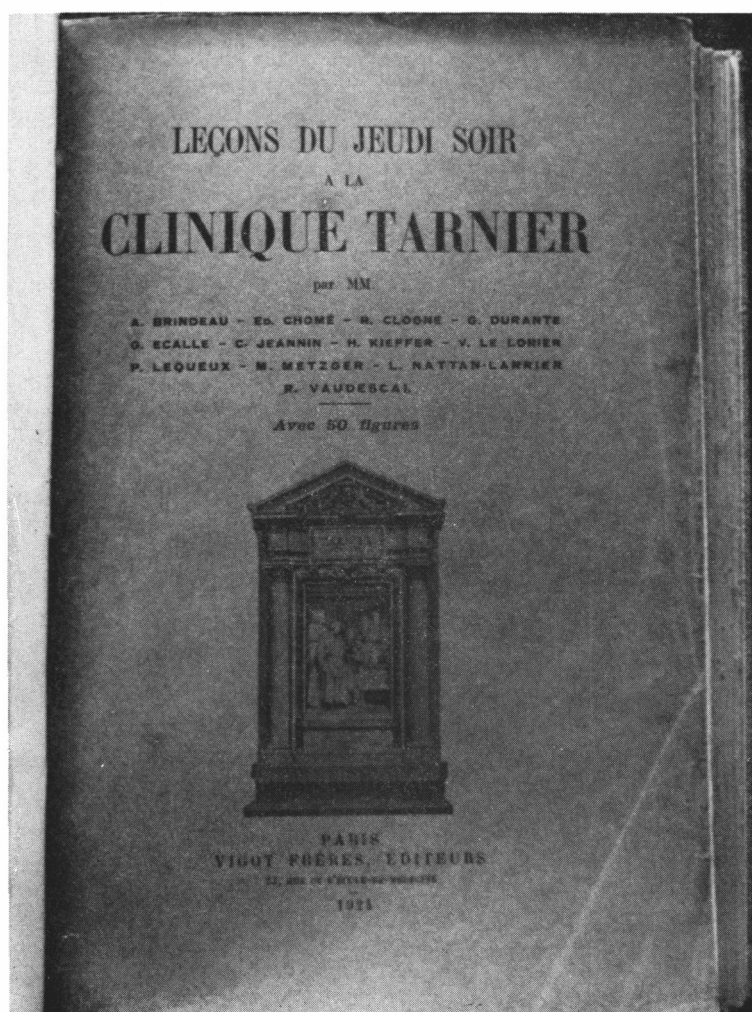


Fig. 4.

Cyrille Jeannin succède à Brindeau en 1937. A l'opposé de son prédécesseur, il ne laissera qu'une œuvre réduite. Plus praticien que chercheur, il sera un remarquable enseignant. Il partagea son temps entre ces deux activités. Sa parole sera aussi éloquente et convaincante au lit des malades que dans l'amphithéâtre des cours. Il a écrit en collaboration avec Dubrisay un merveilleux *Précis d'obstétrique* en 1903, qui — après la mort de Dubrisay — sera réédité au moins onze fois.

Entre 1942 et 1944, Henri Vignes et Louis Portes — chacun à leur tour — feront un bref passage à Tarnier.

Le printemps 1944 voit arriver le dernier titulaire de la chaire de Clinique obstétricale de Tarnier. Pierre Lanjuétoul l'occupera jusqu'en juillet 1958. Tout comme son maître Brindeau, il revient dans la Maison où il fut interne, chef de Clinique et assistant.

L'intérêt qu'il porte aux nouveau-nés l'incite à faire transformer deux salles du rez-de-chaussée en Centre de néo-natalogie équipé des meilleurs moyens techniques. Auparavant, en 1946, il avait obtenu la création d'un poste d'assistant de radiologie, poste rendu nécessaire par l'application de plus en plus fréquente de cette discipline en gynécologie et en obstétrique.

Un de ses maîtres ayant été Lucien Démelin, il fut un ardent défenseur de la voie basse, tout en reconnaissant les limites. Il avait la hantise du traumatisme obstétrical. C'était un plaisir de voir avec quelle délicatesse, Lantuéjoul — bâti comme un colosse — pratiquait une application de forceps ou une grande extraction de siège, puis examinait l'enfant qu'il venait de mettre au monde. Passionné par la mécanique obstétricale, il a enrichi le musée de la clinique d'une remarquable collection de forceps et de leviers, malheureusement dispersée après la fermeture.

Ayant un sens profond de la justice, rigoureux et intransigeant, Lantuéjoul supportait mal la rivalité hostile qui opposait les deux écoles voisines, Baudelocque et Tarnier ; il acheva avec Maurice Lacomme le rapprochement commencé entre Portes d'abord puis Lévy-Solal ensuite et Brindeau.

Patron au sens étymologique du mot, il fut un enseignant de talent, tant par ses publications, ses leçons que par ses démonstrations cliniques et opératoires.

Lorsqu'en juin 1958, il sortit pour la dernière fois de la Clinique Tarnier, il partit avec d'autant plus de regrets que la Maison à laquelle il était affectivement très attaché, devait changer d'orientation.

Après le départ de Lantuéjoul, son assistant Emile Hervet assurera l'intérim et la liquidation de la clinique qui sera terminée à la fin du mois de juillet 1960.

Cependant, la Clinique Port-Royal en occupera les locaux pendant les quelques mois nécessaires à l'achèvement d'une construction. Depuis lors, la Clinique Tarnier abrite jusqu'à ce jour un service de dermatologie.

**

Il nous faut constater que, malgré ses imperfections multiples dont nous avons signalé les principaux dénonciateurs, et auxquelles quelques améliorations ont plus ou moins remédié, la Clinique Tarnier a été un établissement où des soins de qualité ont été donnés. Les maîtres qui s'y sont succédé ont contribué de façon fort honorable à faire progresser les connaissances de leur spécialité. Enfin, par la nature et la forme de l'enseignement de chacun, ils ont créé un esprit d'école chez les obstétriciens qu'ils ont formés. Beaucoup d'entre eux ont voulu transmettre avec fidélité cet esprit et le souvenir de la lignée des patrons de la Maison.

The new maternity house of Paris medical Faculty has been called « Clinique Tarnier » after the death of the famous obstetrician. Right from the beginning, it had detractors and among others the hygienist A.J. Martin who spoke of its demolition just after the inaugural ceremony. In spite of its architectural defects, it has been opened up from 1881 to 1960 and the obstetricians Budin, Bar, Brindeau, Jeannin and Lantuéjoul who succeeded one another have taught the school spirit stimulated by Tarnier.

BIBLIOGRAPHIE

- Bulletin du Conseil municipal de Paris*, 1876.
Archives de l'Assistance Publique. — Conseil de surveillance, année 1881 et suivantes.
 DEPAUL. — « Inauguration de la nouvelle clinique d'accouchements de la Faculté », *Archives de Tocologie*, mai et juin 1881.
 A.J. MARTIN, DEPAUL. — « La nouvelle clinique d'accouchements », *Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie*, n^{os} 19, 20, 22, 23 de l'année 1881.
 THEVENOT. — « Les nouvelles maternités », *Bulletin de la Société de Médecine Publique*, 1882.
 S. TARNIER. — « Recherches sur l'état puerpéral et les maladies des femmes en couches », thèse, Paris 1857.
 S. TARNIER, G. CHANTREUIL, P. BUDIN. — « Traité de l'art des accouchements ».
 M. JAPIOT. — « Tarnier, sa vie et son œuvre obstétricale ».
 J. LEMIERE. — « Vie et œuvre de P. Lantuéjoul », thèse Paris, 1961.
 Notices nécrologiques de Budin, Bar, Jeannin, Brindeau et Lantuéjoul, publiées dans les *Bulletins de l'Académie de médecine* et la revue *Gynécologie et Obstétrique*.

Remerciements au docteur M. Ph. TORRE pour les documents qu'il nous a communiqués.